Charlotte Voisin (1895-1986)
La patronne du dernier bateau-lavoir

Geneviève Millet

Le problème de l'eau

Les Châtelleraudaises ont le privilège de pouvoir rejoindre les bords de la Vienne pour rincer leur linge ; mais parfois l'eau est rare, parfois il fait froid ou trop chaud. Les laveuses de métier ont recours au bateau-lavoir.
Le décret du 3 février 1851, modifié le 3 janvier 1852, octroie aux municipalités une enveloppe de 66 000 francs si elles s'engagent à construire des bains et lavoirs publics gratuits et à prix réduits. Les grandes villes seules profitent de cette aide. Le mouvement hygiéniste vient d'Angleterre ; il arrive à Paris, et de là, pénètre peu à peu dans toute la France. On pensait alors que la propreté du corps et du linge était garante d'honnêteté[1]. Des épidémies se répandaient : le typhus entre autres.
En 1832, la rive droite compte 49 puits et la rive gauche 54, de 10 à 12 m de profondeur. Souvent, ils sont utilisés par plusieurs familles[2]. Après la Manu, la compagnie des chemins de fer d'Orléans propose à la ville d'alimenter les bornes-fontaines, mais la ville refuse, elle n'en n'a pas les moyens[3]. Au milieu du XIX^{e} siècle, on compte à Châtellerault 12 bornes-fontaines, 37 en 1875 et 58 en 1900. Cependant, il faut attendre 1868 pour bénéficier de l'eau à la pompe, et 1881 pour que le réseau soit performant. La qualité de l'eau est plus que douteuse et sans cesse remise en question.

Répartition des points d'eau dans la ville *ACGC, serie O, carton 76*							
	1850	1861	1866	1875	1889	1892	1900
Bornes-fontaines	12 prévues	3	25	37	52	52	58
Bouches d'arrosage			45	58	72	79	95
Bouches d'incendie					14	17	35

Tableau de la répartition des points d'eau, dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle

Lors de la construction des quais, dans les années 1850, on voit une amélioration qui se poursuivra tout au long du XIX^{e} siècle. Puis le XX^{e} siècle, qui débute avec la loi sur l'hygiène publique du 15 février 1902, apporte des progrès décisifs.

Nicolas Leblanc, médecin-chirurgien du duc d'Orléans, met au point l'extraction de soude artificielle[4] dans les années 1790. Elle est plus riche en carbonate de sodium que les diverses soudes d'origine naturelle, tirées de la cendre, mais elle contient des impuretés gênantes comme le sulfure de calcium. On l'utilise d'abord seulement pour les verres à bouteilles et ceux à vitres. Purifiée, elle sert à lessiver le linge, elle le blanchit et dissout la crasse. Le procédé Leblanc[5] utilise les salicornes, plantes annuelles, qui croissent sur des sols riches en sel marin, le chlorure de sodium.



Salicorne, *Wikipédia*

[1] Christophe Lefébure*, La France des lavoirs*, Toulouse 1995, p. 16.
[2] M.A. E. Longuemar*, Géographie populaire du département de la Vienne*, Poitiers, 1869, p. 102.
[3] La compagnie acceptera un branchement pour alimenter le réservoir de Coudâne à partir de sa propre canalisation, mais seulement en 1863.
[4] On appelait alors soude le carbonate de sodium, alors qu'aujourd'hui c'est l'hydroxyde de sodium NaOH.
[5] Le procédé Leblanc est chimique . Il est basé sur la réaction du chlorure de sodium avec l'acide sulfurique. Les cendres de salicorne fournissent la « soude » naturelle. Le sulfure de calcium résulte du traitement du sulfure de sodium par le carbonate de calcium (craie).

Les origines de Charlotte

Pierre, Marie, Joseph Voisin, le père, est né à Brécé, en Ille-et-Vilaine. Il est menuisier de métier. Il épouse, en septembre 1880, Anne, Émilie Clément, née à Seigy, en Loir-et-Cher, lingère à Saint-Aignan. De cette union naissent, en décembre 1881 Charles, puis 13 ans plus tard, à Saint-Aignan, France, Émile dont nous perdons la trace après qu'il soit devenu serrurier, et enfin, en 1895 à Romorantin, Charlotte, Germaine. L'année suivante, en 1896, Anne, Émilie décède. Pierre élève seul ses enfants.
Il construit cinq bateaux-lavoirs : Romorantin, Selles-sur-Cher, Saint-Aignan, Montluçon et Châtellerault. Toutes ces villes ont bien sûr un point commun, elles sont situées sur une rivière : la Sauldre, le Cher et la Vienne. Le frère de Pierre tient le bateau de Romorantin dont la particularité consiste à faire travailler les laveuses debout sur des selles. On peut imaginer que cette position est plus confortable pour le dos des femmes[6].

L'arrivée à Châtellerault

Comment Pierre a-t-il su qu'une place était libre sur la Vienne à Châtellerault ? Les bateaux-lavoirs y sont apparus avant 1863 : un inconnu, rive droite, puis en bas de la rue Gaudeau-Lerpinière, le bateau Dubois, celui d'Orillard-Degenne au niveau du Collège. Un autre bateau, situé au pied de la tour sud, tenu par Girard-Guyonneau, sera transformé en bateau de bains par la suite. Le bateau Marin fera de même[7]. On en compte douze qui se sont succédé, ont changé de place et parfois de fonction. Celui de Pierre Voisin est le plus grand de tous : 38 m de long sur 5,20 m de large. Il était installé face au collège.
Il prend ses fournitures chez Ludovic Bruneau[8], un magasin près de la poste actuelle qui a été démoli ainsi qu'un groupe de maisons. Le bateau est entouré de bastaings qui le protègent, recouvert de coaltar[9]. La coque du navire a d'abord été construite avec des planches qui se chevauchent, puis renforcée par une ossature intérieure – c'est ce qu'on appelle la construction à clin. Les espaces entre les planches ont été remplis de poils d'animaux ou de mousse tassée pour empêcher l'eau de pénétrer.
En 1910, Pierre Voisin demande à Poitiers l'autorisation de mettre à l'eau le bateau qu'il construit.

Lors de la demande d'installation, en 1910, l'inspecteur des Eaux et Forêts rappelle :

« Il y a quelques années, la ville a eu deux bateaux lavoirs dont le fonctionnement n'a provoqué aucune plainte, ni de la population riveraine, ni de la commission d'hygiène… Toute la population de Châtellerault à peu près lave son linge dans le cours de la Vienne… L'évacuation des eaux savonneuses ne saurait en raison du gros débit de la Vienne altérer sensiblement ses eaux et les rendre nuisibles aux poissons[10] *».*

Pierre Voisin s'est probablement installé rive gauche, au pré de l'Assesseur, le temps de la construction, aidé par *le Loyauté*, de Romorantin. Le bateau Deschamps (1897-1914) fonctionnait encore lorsque Voisin s'est installé. Le propriétaire essayait de le vendre ou de le louer depuis un moment, ses clientes se plaignant des injures et des mots orduriers émis par les laveuses installées sur la berge au niveau de son bateau-lavoir[11].

---

[6] La selle est une planche à laver, autrefois en bois, puis en ciment lisse, qui permettait aux « laveuses » de brosser le linge sans avoir à se baisser.
[7] *Annuaire de la Vienne,* 1878.
[8] Récit tiré d'une entrevue avec Charlotte Voisin, en 1982. Elle avait 87 ans. Elle est décédée en 1986, âgée de 92 ans.
[9] Le coaltar, de *coal* (charbon) et *tar* (goudron), est un terme local synonyme de brai ou poix.
[10] AD86 : 3S 20. Pétition de Pierre Voisin, datée du 28 mars 1910, rapport de l'ingénieur des Eaux et Forêts du 24 mai 1910.
[11] AD86 en ligne : 52 JX 17. *Mémorial du Poitou*, août 1918, vue 13.



Cette carte postale montre au premier plan le bateau de bains Girard-Giraud
et au fond le bateau-lavoir Voisin, *coll J.-F. Millet*

Charlotte, entrepreneuse

Au début du XX[e] siècle, il est rare qu'une femme, jeune de surcroît, dirige un établissement. Ce dernier, flottant, est le plus grand bateau-lavoir de tous ceux que la ville a connus. Il a coûté 18 000 francs en 1910. Il se tient dans la descente de l'abreuvoir, au niveau de la clinique Saint-Romain[12].



M. VOISIN

A l'honneur d'informer le public qu'il vient vient de construire un BATEAU-LAVOIR et qu'il se charge de tout ce qui concerne le

BLANCHISSAGE

à des prix très modérés

Les personnes qui voudraient faire leurs lessives elles-mêmes, pourront remporter leur linge complètement sec, les séchoirs étant chauffés par des jets de vapeur.

Toutes les fournitures sont à la disposition des clients qui voudront bien l'honorer de leur confiance.

De son côté, M. VOISIN s'engage à apporter tout son zèle pour les satisfaire.

Publicité dans *l'Écho de Châtellerault*,
le 26 mai et le 2 juin 1911

Les propriétaires habitent deux pièces du rez-de-chaussée qui s'ouvrent du côté de Châteauneuf donc à l'ouest, au ras de l'eau. En cas de crue, ils le quittent pour s'installer sur la terre ferme. Le reste est occupé par la chaudière au charbon de bois, qui produit la vapeur envoyée par un tuyau muni de vannes dans les ponnes[13] en bois, réalisées également par Pierre Voisin. Celles-ci, recouvertes d'une toile, sont au nombre de sept à huit et contiennent chacune quinze draps. Il en existe également une plus grande, pouvant recevoir 40 draps, ceux des hôtels, et les serviettes des coiffeurs. C'est jusqu'à 150 à 160 draps qu'il est possible de laver ; ensuite, il faut les faire sécher. Charlotte doit rembourser son père, il faut travailler. La communication est rapide, deux encarts dans *l'Écho de Châtellerault.*

Charlotte est blanchisseuse. Elle reçoit le linge des coiffeurs, des militaires… et doit le nettoyer, le sécher et le redonner prêt à l'emploi. Pour effectuer ce travail, elle emploie trois laveuses et travaille avec elles. Ce détail est important : ainsi, les laveuses ne profèrent pas de propos orduriers comme sur le bateau Deschamps. Les femmes de la ville pratiquent à ses côtés le lavage du linge familial.

[12] Cette clinique ne fonctionne plus aujourd'hui.
[13] Autrefois, les ponnes avaient plusieurs fonctions ; elles étaient utilisées pour faire la lessive, pour saler la viande ou encore pour stocker l'eau dans des vignobles.

Le marchand de beurre fait bouillir les tissus qui lui servent à envelopper sa marchandise, sans doute des sortes d'étamine. L'arrière du bateau est occupé par les plans inclinés sur lesquels les laveuses, agenouillées dans leurs cassettes, lavent puis rincent le linge.
Un grand séchoir occupe l'étage, séparé en deux parties, clos de grillage qui laisse passer le vent. Des poteaux de bois maintiennent le toit de tôles arrondies, surmonté par la cheminée qui évacue la fumée de la chaudière. En cas de mauvais temps, on dispose d'une pièce située entre les deux séchoirs grillagés, sous la partie surélevée du toit, entièrement fermée et chauffée pour sécher le linge. Dans chaque compartiment peuvent sécher 15 draps. Le toit arrondi déborde largement pour protéger les laveuses de la pluie. Du côté de Châteauneuf, le premier étage est protégé des vents d'ouest dominants et humides par une partie vitrée. Le bateau est écarté de la rive par de longs madriers, ainsi les laveuses peuvent disposer d'eau profonde pour rincer.



Le bateau-lavoir Voisin, *coll. J.-F. Millet*

Le premier plan de la carte postale montre bien la partie triangulaire du bateau, là où posent les laveuses munies d'un grand tablier pour les protéger pendant leur travail. Deux d'entre elles portent encore la coiffe. Au fond, à gauche, nous pensons qu'il s'agit peut-être de clientes (patronnes d'hôtels ou femmes de coiffeurs), venues chercher leur linge propre ou régler la facture, car manifestement elles ne sont pas en tenue de travail. Regardez bien l'homme debout à droite, une scie à la main, c'est Pierre Voisin, le charpentier spécialisé dans la construction de bateaux-lavoirs. C'est un fameux menuisier, tout comme son père Charles avant lui. Les idées ne lui manquent pas. Il a la soixantaine. Une sorte de grand couloir fait le tour du bateau, permettant la circulation des clientes, au rez-de-chaussée. On accède à l'étage très aéré par une échelle de meunier débouchant entre les deux parties du séchoir.
C'est ouvert toute la semaine, sauf le dimanche. Les laveuses arrivent, poussant la brouette pleine de linge. Pour deux sous de l'heure (10 centimes), elles peuvent franchir la passerelle d'accès.
Il est inutile d'apporter sa cassette et son battoir, le matériel est à bord, y compris le savon. Ce dernier est obtenu par la combinaison d'un corps gras avec de la soude ou de la potasse. Le savon de Marseille le Naturel est réputé ; on utilise la lessive de Dissay, l'Hirondelle de Châtellerault, produits locaux qui ont fait leurs preuves. Ils ont été créés par des chimistes, sont parfumés à la violette et à l'iris. On achète la lessive l'Hirondelle au pont du Berry. La lessive idéale, de G. Guignard, parfumée et antiseptique est vendue rue A. Rivière.





Usine de Dissay, dans la Vienne, *coll. J.-P. Dubout*

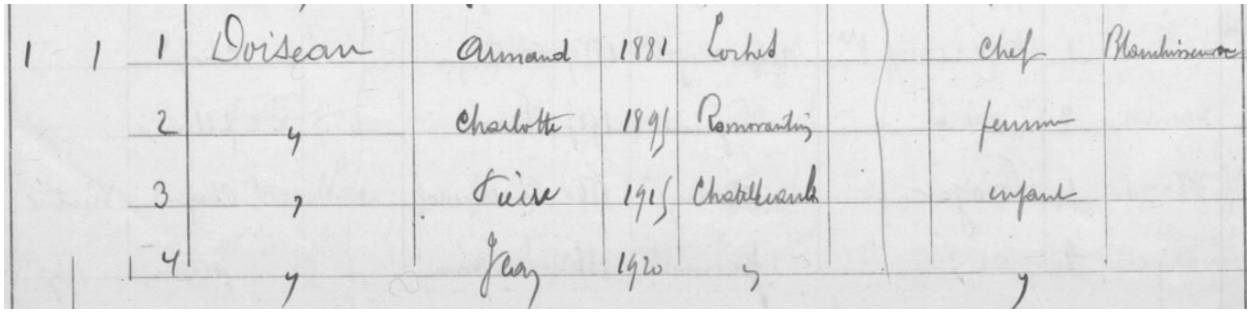
L'Hirondelle, publicité, *coll. J.-F. M.*

La veille, les laveuses apportent le blanc, c'est à dire les draps, les nappes à bouillir, qui sont placés dans les *ponnes*. Elles reviennent le lendemain, pour quelques heures, selon la quantité de linge ; elles s'agenouillent dans les cassettes, sur un chiffon ou de la paille, trempent le morceau de linge dans l'eau, le savonnent pour en faire sortir la crasse, le brossent, le tapent avec le battoir, recommencent plusieurs fois avant de le rincer et de l'essorer vigoureusement. Elles ont les bras musclés.

Une trentaine de laveuses peut prendre place. Chacune dispose de 1,5 m environ. Elles ont leurs habitudes. Quand la lessive est terminée dans les ponnes, elles récupèrent au robinet situé en bas le lessis[14] jaune bouillant, qui a traversé tout le linge. Il coule dans des seaux ; elles le revendent deux sous le seau aux laveuses installées dans la descente de l'abreuvoir, récupérant ainsi une partie du droit d'entrée sur le bateau.
Le témoignage d'un enfant contemporain du bateau-lavoir Voisin[15] nous apprend qu'en allant au collège, les jeunes galopins des années 1920 récupéraient sur le bas du marché des pommes tombées et exerçaient leur talent de tireur sur *« les poules d'eau »*, c'est ainsi qu'ils baptisaient les laveuses. Évidemment, celles-ci criaient très fort, mais disait-il : « *ce n'était pas méchant…On voit aujourd'hui des choses bien plus graves ».*

Charlotte au travail

Depuis quand vit-elle à Châtellerault ? Son père fait une demande en mars 1910 auprès des Eaux et Forêts de Poitiers, préfecture de la Vienne. Il doit vivre déjà dans notre ville, avec ses enfants. Les recensements de population ayant lieu tous les cinq ans, nous ignorons à quelle date Charlotte, son père et son frère France s'installent dans notre cité.



Extrait du recensement de population de 1921, quai du Château, vue 44

[14] Eau de lessive, avant les rinçages, encore douée de puissantes propriétés détergentes.
[15] Monsieur Joubert, habitant de Châteauneuf, plombier retraité, dont le père également plombier réparait le bateau des bains Girard-Giraud. Témoignage recueilli en 2001.

Elle rencontre Armand, Joseph, Eugène Doiseau**,** limonadier, né à Villeloin-Coulangé en Indre-et-Loire. Ils unissent leur destin le 30 novembre 1912. Un contrat de mariage est signé chez maître Juignet à Romorantin. Charlotte a un peu plus de 17 ans.
En 1911, elle commence à travailler sur le bateau. Un fils, Pierre, naît en 1915, suivi par un autre, Jean, en 1920. Armand est enregistré en tant que blanchisseur au recensement de population de 1921. La vie suit son cours mais bientôt Armand se met à boire. Charlotte ne supporte pas cela, le travail avant tout, elle doit régler sa dette auprès de son père. Alors elle décide de divorcer, ce qui arrivera le 30 avril 1923. Cette maîtresse femme a pris sa résolution.

La grande crue du 3 mars 1923 : 6,30 m

Les éléments se déchaînent. Suite à de nombreuses pluies, la Vienne, qui a peu de barrages pour réguler son cours, grossit, grossit encore. Le vendredi 1er mars 1923[16], alors que Madame Doiseau-Voisin est absente, la Vienne commence à gonfler, suite aux pluies continuelles de la semaine précédente, la cote atteint déjà 3,80 m et les eaux ne cessent de monter. Le dimanche, à midi, la rivière atteint la cote maximum : 6,30 m.
Les terribles inondations de 1913 sont encore présentes dans toutes les mémoires. Pensez donc, la crue était de 6,50 m (le record étant détenu par celle de 1698, 6,77 m relevés au pont Henri-IV).
Alors les riverains sans tarder commencent à déménager leurs rez-de-chaussée. Bien leur en prend, en effet, le dimanche matin tout est sous les eaux, parfois les maisons baignent dans un mètre d'élément liquide ! Enfin, vers 13 h, la décrue s'amorce. Charlotte, en plein divorce est seule, son père est absent. S'il avait été sur place, il aurait déplacé le bateau pour le protéger du courant, ou tout du moins il aurait essayé, s'il en était encore temps.
Quel spectacle de désolation dans la ville ! Les pompiers vident les caves pendant que les sinistrés nettoient leurs maisons pleines de limon. Sur le quai de l'Abattoir, la violence du courant défonce des cloisons dans les maisons, et sur le quai du Château le bateau-lavoir brise ses amarres et arrache les bornes auxquelles les câbles métalliques sont attachés. Monsieur Voisin n'est pas là pour le reculer à temps[17]. La force du courant doit être terrible, le bateau cède aux flots impétueux qui l'entraînent jusqu'au pont de Loudun, contre les piles duquel il se fracasse. Nous imaginons le bruit produit lorsque le bateau se coupe littéralement en deux. Une partie reste prisonnière dans l'île Joany, une autre gît après le pont du chemin de fer, enfin le reste atterrit à La Borde, près d'Antran.
La crue du 4 mars était prévue, sept dépêches sont arrivées, deux seulement ont été affichées. Mais la hauteur de l'eau a été supérieure aux prévisions. Y-a-t-il eu un problème de communication ? La difficulté à évaluer la hauteur de la crue tient aux moyens de l'époque…



Vue de l'avant du bateau qui bascule dans l'eau,



Vue de l'arrière, photos David, *coll. J.-F. Millet*

[16] *L'Écho de Châtellerault*, 3 mars 1923, la crue de la Vienne.
[17] Mme Doiseau-Voisin est alors en plein divorce ; en cas de crue elle appelle son père à l'aide.

Au conseil municipal, il est question de la crue importante et des dégâts causés[18]. Les conseillers présents veulent constituer un comité de secours, composé de leurs représentants et d'une délégation de la commission d'assistance. Ils votent une somme de 10 000 F comme premier fonds de secours. Le 5 mars, une réunion au Grand Monarque[19] se tient sous la présidence de M. Hertig, conseiller municipal. Tout est communiqué immédiatement par voie de presse et envoyé au préfet.

Quelle épreuve pour Charlotte, la fille du constructeur[20]. Loin de se décourager, son père et elle récupèrent ce qu'ils peuvent des épaves : les pièces de la charpente que l'on voit encore émerger sur les photos de la crue. La chaudière reste au fond de l'eau. Ils sont peu indemnisés, me dit la petite fille[21], l'assurance n'a pas dû prendre tout en charge, si toutefois elle existait. Monsieur Voisin récupère à Port-de-Piles les tôles du toit et construit avec cela un séchoir à deux étages à l'emplacement de l'actuelle école maternelle Marie Carpentier.

Le choix de la modernité

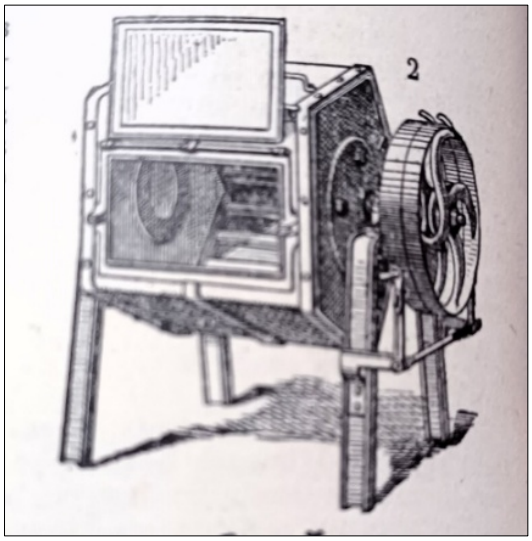

M. VOISIN
Blanchisseur
étant definitivement installé
Prend du Linge
à blanchir
S'adresser au 150, avenue Jean-Jaurès

L'Écho de Châtellerault, le 16 août 1924

Charlotte Doiseau-Voisin ne se laisse pas abattre : elle ouvre alors une laverie-blanchisserie équipée d'un séchoir, rue de la Passerelle, en bordure de l'avenue Sainte-Catherine, qui fonctionnera jusqu'en 1952. Son père est trop vieux maintenant pour construire un autre bateau, et puis 12 ans se sont écoulés. C'est la fin des bateaux-lavoirs. Avec l'argent de 12 années de labeur, elle achète une énorme machine à laver, munie de boutons sur les côtés. On voit s'échapper la vapeur des tuyaux. *L'Écho de Châtellerault* du 16 août 1924 nous apprend que M. Voisin, blanchisseur, est définitivement installé au 150 avenue Jean-Jaurès.

Où cette nouvelle machine a-t-elle été commandée ?
Voici un siècle, qu'appelle-t-on une laverie automatique ?

C'est un engin mécanique qui évite la dépense de main d'œuvre. On introduit le linge dans les compartiments. L'eau arrive par un tuyau et on imprime au tambour un mouvement rapide de rotation au moyen d'un moteur. Le linge trempe dans le lessis dont la température est maintenue constante[22].



Machine automatique sur pieds, *Nouveau Larousse illustré*

[18] ACGC : 1 D 52. Délibération du conseil municipal, p. 18.
[19] Le Grand Monarque, hôtel restaurant à l'entrée du pont Henri IV, lieu de nombreuses réunions du faubourg.
[20] M^me^ Doiseau-Voisin n'a pas fini de payer le bateau à son père. Elle signe alors un papier où elle reconnaît donner à Pierre Voisin le bois restant du bateau. A-t-elle une assurance ? On ne le signale pas.
[21] J'ai pu avoir quelques contacts téléphoniques avec la petite fille de Charlotte, en 2024 et 2025.
[22] *Nouveau Larousse illustré ; Dictionnaire encyclopédique*, sous la direction de Claude Augé, tome VI, p.606, édition de 1897 à 1904.

Charlotte dirige avec beaucoup de compétence sa nouvelle entreprise. Elle est dite commerçante.

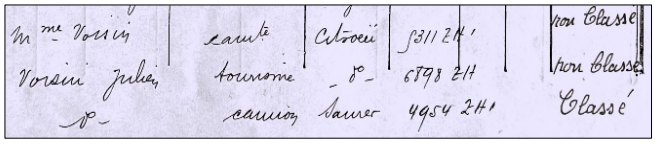


Charlotte Voisin, *coll. familiale*

Aussi dynamique que son père, elle obtient son permis de conduire en 1936 - chose rare pour une femme à cette époque – et, au volant de sa B2, elle livre le linge propre à ses clients : des coiffeurs, le 14e RTA…



La B2, *coll. familiale*



Certificat d'immatriculation de la B2, *AD86, 2S-242*

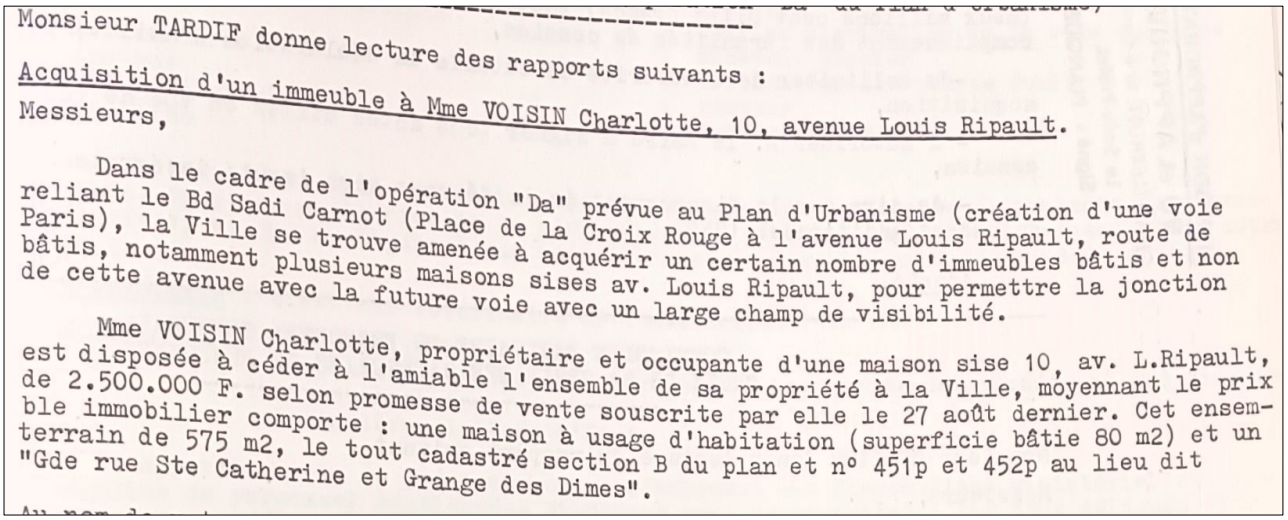
Son seul concurrent direct, M. Pichon, installé au Pavillon Bleu, assure le blanchissage du camp de Nouâtre[23].

Charlotte dispose de très longues tables sur lesquelles, aidée au début par sa belle-fille Simone, elle plie les draps. Le linge est séché en intérieur à la mauvaise saison et dès le beau temps venu, étendu dehors, sur de grands fils, en direction du coteau, vers le chemin de ronde. Les employées repassent les vêtements et les petites pièces, le tout sera prêt à livrer.

La clientèle est différente ; il n'y a plus place pour les particuliers. Les temps changent. Est-ce mieux ? Charlotte connaît-elle aussi bien ses clients ? Difficile de savoir ce qu'elle en pensait, La machine tournait en continu, ce qu'elle souhaitait, pour l'amortir.

L'imprévu

Bientôt, la municipalité, qui veut construire une nouvelle école maternelle et élargir la route d'accès, exproprie Charlotte et d'autres voisins. Cela se passe à l'amiable, selon le conseil municipal, réuni.



Monsieur TARDIF donne lecture des rapports suivants :

Acquisition d'un immeuble à Mme VOISIN Charlotte, 10, avenue Louis Ripault.

Messieurs,

Dans le cadre de l'opération "Da" prévue au Plan d'Urbanisme (création d'une voie reliant le Bd Sadi Carnot (Place de la Croix Rouge à l'avenue Louis Ripault, route de Paris), la Ville se trouve amenée à acquérir un certain nombre d'immeubles bâtis et non bâtis, notamment plusieurs maisons sises av. Louis Ripault, pour permettre la jonction de cette avenue avec la future voie avec un large champ de visibilité.

Mme VOISIN Charlotte, propriétaire et occupante d'une maison sise 10, av. L.Ripault, est disposée à céder à l'amiable l'ensemble de sa propriété à la Ville, moyennant le prix de 2.500.000 F. selon promesse de vente souscrite par elle le 27 août dernier. Cet ensemble immobilier comporte : une maison à usage d'habitation (superficie bâtie 80 m2) et un terrain de 575 m2, le tout cadastré section B du plan et n° 451p et 452p au lieu dit "Gde rue Ste Catherine et Grange des Dimes".

[23] *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, le 10 février 1979 et le 10 février 1986, articles de A. Froger. Le Pavillon Bleu était situé rive droite, juste en amont du barrage de la Manu. Actuellement une résidence l'a remplacé.

Quand cette petite femme active et courageuse prend sa retraite, après 46 ans de labeur, elle se retire dans sa nouvelle maison de l'autre côté de la rue. Elle a un bassin chez elle et y lave ses draps. Chaque jour, elle va à pied jusqu'au marché, vêtue de son manteau noir, un fichu sur la tête. Les gens la voient passer et se disent : *« c'est la mère Voisin ».* Un marqueur temporel en quelque sorte. Tout le monde la connaît dans la ville. Elle a tenu le dernier bateau-lavoir.

Elle vit avec son fils Jean, sa belle-fille Simone et ses petits-enfants. Jean, qui travaillait à la Manu, décède à 60 ans. Personne ne succède à Charlotte, c'est la fin de la laverie automatique. Les dernières années, Charlotte travaille à l'Hôtel moderne, pour entretenir le linge de la clientèle.

En 1959, le séchoir disparaît et cède la place à l'école Marie-Carpentier. Quelques tôles de la toiture subsistaient encore dans une impasse au 91 avenue Louis-Ripault, là où la dernière tenancière de bateau-lavoir a passé sa retraite, non loin de la rivière qui fut toute sa vie.

Avec du recul, sa petite fille dit toute sa reconnaissance à sa grand-mère, femme forte, dure, mais très juste, courageuse, décidant tout. Elle revoit ses cahiers de compte, tenus avec beaucoup de rigueur, ses boîtes en fer dans lesquelles elle mettait ses pièces : un sou, c'était un sou.



Charlotte Voisin et ses petits-enfants,
coll. Françoise Momez

Charlotte a donné en viager à sa petite-fille sa maison, aujourd'hui démolie ; ainsi, sa belle-fille Simone n'a pas été relogée dans les tours Sainte-Catherine. Cela a duré une dizaine d'années. Et sa petite fille d'ajouter : *« J'ai une fille, vivant en Angleterre, qui dirige son exploitation comme le faisait ma grand-mère. »*

Dans les livrets édités par la ville, dans les années 1930, on cherche en vain une publicité du lavoir automatique. Son concurrent, M. Pichon se manifeste, Charlotte non. Discrète, travailleuse, allant à l'essentiel.